



SCÈNE XX.

UNE AVENTURE SUÉDOISE,

DRAME EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. HIPPOLYTE LUCAS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS (ODÉON), LE 12 NOVEMBRE 1842.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le chevalier D'ARMILLY, capitaine français au service du Danemarck. . .	M. MILON.	Frédéric.	M ^{me} ROUSSET.
FRÉDÉRIC D'ÉRICSTAL, proscrit suédois.	M. CRÉCY.	ROBERT, vieux serviteur de la famille d'Éricstal.	M. MANUEL.
HEDWIGE D'ÉRICSTAL, femme de		UN OFFICIER.	M. AMELIN.
		La jeune HEDWIGE, enfant de cinq ans.	

La scène se passe en Suède, au château d'Éricstal, en 1521.

Une chambre gothique avec une grande entrée dans le fond. A quelque distance de cette entrée, un passage secret. Plus loin, une porte latérale ouvrant sur un cabinet; au dessous de cette porte, un fauteuil avec un tabouret. A droite, une table sur laquelle se trouvent une cassette et un luth; de ce côté, une porte fermée avec une draperie. La salle est ornée de vieux portraits de famille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER D'ARMILLY, M^{me} D'ÉRICSTAL.

Le Chevalier est assis sur le tabouret près de M^{me} d'Éricstal.

LE CHEVALIER.

Je le vois, quelque peine en secret vous tourmente ;
Le sourire a quitté votre bouche charmante.
Tout à l'heure un nuage a passé sur vos yeux,
D'un regard incertain vous parcouriez ces lieux.
Votre main, autrefois et confiante et douce,
Quand s'approche ma main la fuit et la repousse.
Vous n'êtes plus la même, et depuis mon retour
Vous craignez de me voir exprimer mon amour.
Pas un mot n'est venu consoler mon absence ;
Je ne m'attendais pas à cette indifférence !
Me rangez-vous encor parmi vos ennemis ?

Les sentiments si chers, qui me semblaient promis,
Me les refusez-vous ?

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Je ne saurais sans crime

Répondre à votre amour ; je perdrais toute estime
Si je l'avais promis : veuillez me pardonner,
Je retiendrais un cœur que je ne puis donner.

LE CHEVALIER.

Toujours de votre époux vous verrai-je occupée ?
Le bruit de son trépas vous aurait-il trompée ?
Combat-il sous Gustave au milieu des proscrits ?
Connaissez-vous son sort ?

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Je n'en ai rien appris,

Je vous jure.

LE CHEVALIER.

Eh bien, donc, permettez que je croie

Au récit de sa mort, souffrez même ma joie.
Si cet époux vivait, ne le sauriez-vous pas ?
Lorsque Stockholm fut pris, il conduisit vos pas
Au château d'Éricstal, séjour de ses ancêtres,
Dont les soldats danois n'étaient pas encor maîtres,
Puisque après plus d'un an, si j'en crois vos dis-

[cours,

De ses destins errants vous ignorez le cours.
Laissez mon cœur charmé s'enivrer de l'idée
Que par un autre époux vous serez possédée,
Que vous m'appartenez un jour.

M^{ME} D'ÉRICSTAL.

Y pensez vous ?

Lors même que la mort m'eût ravi mon époux,
Nos pays différents, vos goûts, votre carrière,
Entre nous à jamais mettent une barrière.
Au parti de Christiern, de ce tyran sans foi,
Dont le nom seul suffit pour me remplir d'effroi,
Vous êtes attaché.

LE CHEVALIER, *se levant.*

Vivant de mon épée.

Peu m'importe le sang dont sa lame est trempée.
Je puis me dégager d'un lien importun.
Je sers tous les partis, et je ne suis d'aucun ;
Partout où l'on se bat j'accours et me joins vite,
Chevalier d'aventure, à l'escadron d'élite ;
Je n'ai qu'un adversaire, et jamais d'ennemi.
Demain des Suédois je puis être l'ami ;
De tout parti pour moi la gloire est la compagne.
Quand je quittai la France et me mis en campagne,
J'ignorais, accourant au secours des Danois,
Quel peuple avait pour lui la sainteté des droits.
Dans ce lointain château nous vous avons trouvée.
Des fureurs du combat mon bras vous a sauvée.
Dès ce jour, dès cette heure, où j'entrevis vos traits,
J'eus regret d'être armé contre vos intérêts.
Mais pourvu que ce soit sans user d'artifice,
Sans forfaire à l'honneur, libre dans mon service,
Dites un mot, je romps avec votre oppresseur.

Elle fait un mouvement.

De l'espérance au moins laissez-moi la douceur,
Laissez-moi vous aimer.

M^{ME} D'ÉRICSTAL, *se levant.*

Non, non, point de chimère.

Fusé-jeuveuve enfin, moi triste et pauvre mère,
Proscrite avec ma fille et sans rang et sans biens,
Irais-je vous charger de mes jours et des siens,
A votre premier pas arrêter votre course,
De votre ambition tarir sitôt la source ?
Ce serait préparer et pour vous et pour moi
Des regrets trop amers ; sous cette dure loi,
Votre cœur souffrirait quelque jour, et peut-être
S'envolerait l'amour si prompt à disparaître
Quand vous verriez le temps accroître mes malheurs
Et mon peu de beauté s'effacer sous mes pleurs.

LE CHEVALIER.

Moi négliger les soins que demande une femme !
Cesser de vous aimer ! que dites-vous, madame ?
Se peut-il que de vous je sois si peu connu ?
De bonne heure orphelin, sans aïeux, parvenu,
Bien jeune encor j'appris à souffrir sans murmure.
Je maniai l'épée et j'endossai l'armure

Sitôt que j'eus acquis la force d'un soldat.
On distingua mes coups dans le premier combat-
En ce monde timide où tout cède à l'audace,
Homme de volonté, j'ai su faire ma place.
Mais opprimé jadis, je m'en souviens toujours.
Je protège quiconque a besoin de secours.
Comme il me serait doux, n'en servant jamais
[d'autre.

De consacrer ma vie à veiller sur la vôtre ;
De vous reconquérir les biens de vos aïeux,
De me couvrir de gloire et d'honneur à vos yeux :
Rêvant dans mes desirs jusques au diadème,
Pour en parer le front de la femme que j'aime.

M^{ME} D'ÉRICSTAL.

Non, bien qu'en ce séjour il ait guidé vos pas,
Le ciel pour nous unir ne nous destina pas :
Notre sort est divers

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? quelle cause.

Si votre époux n'est plus, à mon bonheur s'oppose ?
De l'administrateur vous habitez la cour.
Jeune et belle, à chacun inspirant de l'amour,
Auriez-vous à Stockholm un nœud qui vous attache ?
Est-il un sentiment que votre cœur me cache ?
Cette idée en mon sang allume un feu jaloux.
Si je savais qu'un autre eût obtenu de vous
Ce que j'implore en vain, et qu'il fût sur la terre
Un amant regretté dont la voix eût fait taire
Ces accents solennels d'honneur et de vertu
Par lesquels jusqu'ici vous m'avez combattu,
Dans ce monde avec lui je ne pourrais pas vivre ;
L'un de nous deux...

M^{ME} D'ÉRICSTAL, *souriant avec effort.*

Fh bien, à vos coups, je le livre.

Chevalier d'Armilly, si vous le rencontrez ;
Mais rassemblez un peu vos esprits égarés.
Ne me prenez-vous pas pour une grande dame
De votre cour galante où si vite on s'enflamme ?
La Française aime à plaire et s'amuse à changer ;
Les filles de Suède ont un cœur moins léger ;
Rarement on les voit, suivant des goûts frivoles,
Donner et sans remords reprendre leurs paroles.
Quand l'amour les atteint, avec un soin parfait
Elles cachent le mal aux regards que l'on fait.

LE CHEVALIER.

Sans doute, croyant être ici dans ma patrie,
Seul parfois j'attribue à la coquetterie
Les mouvements d'un cœur défendu si longtemps.
Mais dès que je vous vois et que je vous entends,
Vos yeux, votre sourire et votre accent qui touche
Au point qu'un refus même est doux de votre
[bouche,
Calment mon cœur jaloux, et fût-ce sans espoir,
Je ne veux plus qu'aimer, vous entendre et vous
[voir.

M^{ME} D'ÉRICSTAL.

Laissez-moi, quelqu'un vient.

A part.

Ah ! je devrais détruire
L'espoir qui le séduit, et peut-être l'instruire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT, *entrant par la porte du fond.*

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Que voulez-vous, Robert?

ROBERT.

Madame, un officier
Demande sur-le-champ monsieur le chevalier.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Faites entrer.

LE CHEVALIER.

Comment! vous permettez, madame?

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Je vous laisse... Ma fille un moment me réclame.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, UN OFFICIER.

LE CHEVALIER.

De quoi donc s'agit-il?

L'OFFICIER.

Du haut de ces remparts
On a vu s'assembler des paysans épars;
Un proscrit les guidait : on trame un stratagème.
Je viens d'apprendre, enfin, que la nuit ici même,
Par un chemin secret pratiqué dans la tour,
Quelqu'un monte et ne sort qu'à la pointe du jour.

LE CHEVALIER.

Se peut-il?

L'OFFICIER.

C'est sans doute un de ces gentilshommes
Qui mêlent par plaisir dans les temps où nous
[sommes

Les hasards de la guerre aux intrigues d'amour.
Madame d'Éricstal fut nourrie à la cour.

LE CHEVALIER.

Allez, accompagné d'une muette escorte,
Vous placer à l'entour de la secrète porte;
Veillez-y jusqu'au jour.

L'Officier sort.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, *seul.*

Ah! d'un crédule cœur
Comme on s'est amusé par un aveu moqueur!
Tandis qu'avec réserve, et les yeux tout humides,
On refuse, le jour, à mes lèvres avides
Une main que j'implore, en des bras amoureux,
On accueille, la nuit, un rival plus heureux!
J'aurais dû m'en douter. Craintive, embarrassée,
Tout à l'heure elle a cru déguiser sa pensée;
N'ai-je pas remarqué son visage interdit?
La trahison perceait dans ce trouble subit :

De quelque grand seigneur elle reçoit l'hommage.
Un jeune aventurier sans fortune en partage.
Sans un nom éclatant, dont on soit ébloui,
Aurait mauvaise grâce à lutter avec lui.
Cet homme me l'a dit, et l'injure me blesse.
Me viendra-t-on toujours rappeler sa noblesse?
Elle saura bientôt, puisqu'on me pousse à bout,
Que les aventuriers peuvent prétendre à tout.
Si l'honneur d'un blason avait pour moi des

[charmes.

Je verse assez de sang pour en teindre mes armes.
Sans envie, enfin, celui de d'Éricstal,
Mon nom des plus beaux noms peut devenir l'égal.
L'avenir est à moi. Quand un soldat succombe.
On ne regarde pas son berceau, mais sa tombe.
La voilà.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, M^{me} D'ÉRICSTAL.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

C'était donc un message important?

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, non, et j'en ris, vous en ferez autant;
La superstition règne sur cette terre.
On m'est venu conter, avec un grand mystère,
Que ce château gothique est fréquenté la nuit
Par un être inconnu qui s'y glisse sans bruit.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *à part.*

Serions-nous découverts?

LE CHEVALIER.

On assure qu'une ombre
Rôde au pied du donjon quand la nuit est bien
[sombre

Le fantôme, en ces murs soudain enseveli,
Vers minuit disparaît.

A part.

O ciel! elle a pâli!

Eh bien, qu'en pensez-vous?

M^{me} D'ÉRICSTAL, *troublée.*

Je pense que sans doute
Un de nos paysans, attardé dans sa route,
A fait un rêve auquel ensuite il aura cru.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle crois m'abuser.

(Haut.)

Un homme est apparu.
J'imagine un proscrit cherchant à reconnaître
Si l'on peut du château se rendre aisément maître.
Une garde posée avec précaution
Apprendra le secret de cette vision.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *à part.*

Qu'a-t-il dit? une garde!

LE CHEVALIER, *à part.*

Est-elle assez troublée?

Mais devant moi je veux qu'elle soit accablée.
(Haut.)

Peut-être un noble ami, plein de zèle et d'espoir,
Cherche un discret passage, afin de vous revoir,
Madame.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Épargnez-moi, veuillez ne pas poursuivre ;
Songez à quel destin votre soupçon me livre.
Vous pourriez, en effet, sur un doute pareil,
Venir à main armée effrayer mon sommeil ;
Mettre aussi jusqu'au jour des gardes à ma porte.
Mais que dis-je ! un soldat dont l'âme est grande

[et forte,

Dont la vie est un cours de nobles actions,
Ne peut vouloir descendre aux rangs des espions.

LE CHEVALIER, *froidement*.

Je connais mon devoir et fais ce qu'il exige ;
J'exécute souvent un ordre qui m'afflige.
Mais vous pouvez dormir avec tranquillité.
Je pense qu'au mépris de l'hospitalité,
Madame, à nul proscrit vous ne servez de guide,
Nul n'entre dans ces murs.

M^{me} d'Éricstal fait un signe négatif que son trouble dément.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

A part.

La perfide !

Madame, excusez-moi de vous quitter si tôt ;
J'ai quelque ordre à donner.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Vous reviendrez bientôt ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

A part.

Qui l'eût dit ! quelle conduite intâme !

SCÈNE VI.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *seule*.

Saurait-il mon secret ? Du trouble de mon âme
Pendant cet entretiens'est-il donc fait un jeu ?
Comme il me regardait ! quel ironique adieu !
Le chevalier est noble et généreux, il m'aime ;
J'aurais dû sans trembler lui dire tout moi-même,
Quoique de mon époux l'inattendu retour,
Détruisant son espoir, m'enlève à son amour.
Mes pleurs à notre sort l'auraient rendu sensible.
Mais peut-être avant tout sa rigueur inflexible
De l'honneur militaire observerait les lois.
S'il m'écoutait, un jour il aurait trop de droits.
Mais de ce vieux donjon entr'ouvrant la fenêtre,
Épions Frédéric pour lui faire connaître,
S'il se peut, qu'un complot le menace en ce lieu.
Quelle nuit ! que n'est-elle écoulée, ô mon Dieu !
Elle entre précipitamment dans le cabinet à gauche. Un
moment après le Chevalier soulève la draperie de la
porte à droite, et s'avance pour suivre des yeux
M^{me} d'Éricstal.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul*.

Rebelle à mes désirs, à d'autres elle cède !
L'ingrate ! se peut-il ! un rival la possède !

Je la veux accabler de mon ressentiment...

Aussi moi... je pouvais dans son appartement
Pénétrer en secret ! Cachons-nous à sa vue.
Soyons donc le témoin de leur douce entrevue.
Son amant sous ses yeux doit périr de ma main.
Si je ne le laissais sans vie, ah ! dès demain.
On nierait sa présence, et j'aurais fait un rêve !
Les paroles s'en vont : la vengeance du glaive
Laisse une trace au moins... Vengeons-nous donc

[ainsi !

Madame d'Éricstal ! C'est bien, restons ici.

Il se jette derrière la draperie.

SCÈNE VIII.

M^{me} D'ÉRICSTAL, LE CHEVALIER, *caché*.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Sans doute le voilà !... Personne ! c'est étrange !
J'ai cru qu'on traversait cette chambre. Qu'en-
[tends-je ?
Des pas dans l'escalier ! Il vient ! A quel danger
Il s'expose ! O mon Dieu ! daignez nous protéger !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *entrant par le passage secret*.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *s'élançant vers Frédéric*.

Mon ami, fuyez vite, on pourrait vous surprendre.
On nous trahit ; je viens par bonheur de l'apprendre.
Nous nous verrons ailleurs ; j'irai vous retrouver
Au sein de la forêt.

FRÉDÉRIC.

Quoi qu'il puisse arriver,
J'ai besoin de repos. Quel destin triste et rude
D'être conspirateur ! La faim, l'inquiétude
Accompagnent vos pas : on craint la trahison,
Et de peur des bourreaux, on porte du poison.
La mort incessamment nous jette ses alarmes,
Et dans ce collier même, ornement de vos charmes,
Elle se cache.

Il désigne le collier que porte M^{me} d'Éricstal.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Hélas ! la vie a tant d'effroi,
La mort est un remède, on l'emporte avec soi.
Mais l'exil reste encor... oui, partons pour la France.

FRÉDÉRIC.

Désertez son pays, tromper son espérance,
Quand il compte sur vous, c'est une lâcheté :
On doit vaincre ou périr avec sa liberté.
Tous nous l'avons juré sur le livre céleste.
A nous ce qu'ici-bas pent l'homme ! à Dieu le reste !
Gustave à chaque pas trouve des partisans
Armés de socs, de faux ; nos braves paysans
Accourent, comme nous à leur pays fidèles,

Ensemencer les champs des libertés nouvelles.
 Tout s'arme, tout combat; femmes, vieillards,
 [enfants.]

Quand rendrez-vous, mon Dieu, tant d'efforts

M^{me} D'ÉRICSTAL. [trionphants ?
 Vos ennemis, instruits de tout ce que vous faites,
 Iront vous attaquer bientôt dans vos retraites.

FRÉDÉRIC.

Demain, au point du jour, si j'en crois mon espoir,
 Ce château tombera lui-même en mon pouvoir.
 Demain peut de nouveau joindre nos destinées,
 Nous apporter encor des heures fortunées;
 Pourvu qu'en cette lutte, au milieu des hasards,
 Je puisse avec amour, recherchant vos regards,
 Vous voir, vous loin de moi si longtemps reléguée,
 Poser sur votre sein ma tête fatiguée.

Hedwige, j'oublierai dans ces heureux moments
 Les maux de ma patrie et mes propres tourments.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Mon cœur reconnaissant...

FRÉDÉRIC.

Pas de reconnaissance;
 Parlez de votre amour : dites-moi que l'absence
 Est dure à supporter, que mon destin toujours
 Remplit de longs soucis et vos nuits et vos jours;
 Mais qu'il n'est point de maux que l'amour ne

[console

Par le charme enivrant d'une douce parole;
 Dites-moi qu'il n'est pas de nuage profond
 Que mon baiser n'efface en touchant votre front.
 Robert veille sans doute, active sentinelle;
 Quelques instants encor fions-nous à son zèle;
 Tout repose au château, venez, asseyez-vous,
 Aucun témoin n'épie un entretien si doux.
 Vous ne m'embrassez pas ce soir?

Hedwige, qu'il attire dans ses bras, pose un baiser sur
 son front.

LE CHEVALIER, sortant de l'endroit où il est caché.

C'est trop attendre.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Ciel!

LE CHEVALIER.

Il est un témoin d'un entretien si tendre;
 Il est quelqu'un ici qui désire savoir
 Si vous méritez bien l'amour qu'on vous fait voir.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Le chevalier ici!

FRÉDÉRIC.

Que dit-il? qui l'amène?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point le parti que je sers, c'est la haine
 D'un cœur qu'on a blessé, c'est le juste courroux
 D'un rival!

FRÉDÉRIC, avec fureur.

D'un rival! elle vous aime, vous?

LE CHEVALIER.

Je ne vous ferai pas de questions pareilles,
 Car j'ai tout entendu.

FRÉDÉRIC.

Je doute si je veille!

Elle est à lui!

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Mais non, cela n'est pas, mon Dieu!

LE CHEVALIER.

Je suis trompé, vous dis-je, et je veux en ce lieu,
 Comme un rival le doit, me venger d'une injure.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

C'est une calomnie, à vos pieds je le jure.

FRÉDÉRIC.

Relevez-vous, madame, et ne m'approchez pas.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Chevalier, quel démon conduit ici vos pas?
 Pour prix de l'amitié que je vous ai montrée?
 Dois-je être indignement par vous déshonorée?
 Faudra-t-il sans pitié voir arracher par vous
 Et l'honneur à la femme et la vie à l'époux?

LE CHEVALIER.

Son époux! qu'ai-je fait?

FRÉDÉRIC, l'épée à la main.

Vous comprenez, je pense,

A qui de nous alors appartient la vengeance.

En garde!

LE CHEVALIER.

Quelle erreur! Oh! quel coup j'ai frappé!

FRÉDÉRIC.

Allons donc, chevalier, elle vous a trompé!

LE CHEVALIER.

Je me trompais moi-même, elle n'est pas coupable;
 Je ne vous l'ai pas dit, croyez-la.

FRÉDÉRIC.

Tout l'accable.

LE CHEVALIER.

Je recherchais sa main, elle m'avait juré
 Qu'aucun autre que vous ne m'était préféré;
 J'apprends qu'un homme ici se glisse avec mystère,
 Je n'ai pu maîtriser un ardent caractère.

FRÉDÉRIC.

J'entends; vous respectez les jours de son époux.
 C'est assez de l'affront pour lui; défendez-vous.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, à ma voix unissez donc la vôtre.
 Parlez-lui.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Taisez-vous l'un et l'autre.

Bruit d'armes et de pas à la porte du passage secret.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Quel bruit!

LE CHEVALIER.

Mes soldats!

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Dieu!

LE CHEVALIER, à Frédéric.

Je vais paraître, moi.

Monsieur, cachez-vous là. Dociles à ma loi,
 Ces hommes s'en iront.

FRÉDÉRIC.

Non, queplutôt je meure!

Dans cette chambre, vous trouvé seul à cette heure,
 Seul près d'elle!... Fuyez, fuyez plutôt leurs yeux.
 Ne me protégez pas. Allez, la mort vaut mieux.

Le Chevalier sort après un signe de respect.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Je sens faiblir mon cœur et s'égarer ma tête.

La porte violemment poussée s'ouvre sous les efforts
des Soldats.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Au nom du roi Christiern, monsieur, je vous arrête.
Remettez, épargnant des combats inhumains,
Sans la rougir de sang votre épée en mes mains.

FRÉDÉRIC.

Lorsqu'elle fut l'appui d'une noble entreprise,
Monsieur, on ne rend pas son épée, on la brise;

Il brise son épée.

Vous pouvez m'emmener.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Respectez le malheur!

FRÉDÉRIC, bas, à sa femme.

Je ne crains que les coups qui blessent mon honneur.

On l'emmena par la porte du fond.

SCÈNE XI.

M^{me} D'ÉRICSTAL, seule.

Je connais Frédéric; oui, son âme jalouse
Ne voudra plus jamais croire à ma foi d'épouse.
L'honneur est tout pour lui: quel sort sera le mien?
Le bonheur pour toujours a fui, je le sens bien.
Cependant ces billets que j'ai reçus naguère,
Lorsque le chevalier portait ailleurs la guerre,
Ces billets sont garants d'un amour repoussé;
Par les pleurs d'un rival mon honneur est tracé.

Elle s'approche de la table et prend des billets dans la
cassette. Frédéric reparait sombre et muet sur le seuil
de la porte.

SCÈNE XII.

M^{me} D'ÉRICSTAL, FRÉDÉRIC.

M^{me} D'ÉRICSTAL, allant vers lui.

Le chevalier vous rend la liberté sans doute?
Il vous permet de fuir par la secrète route?

FRÉDÉRIC.

Pas encor, mais son zèle à votre zèle égal,
Empressé de me voir loin des murs d'Éricstal...

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Ah! d'un tourment au moins mon âme est déliyrée:

J'avais peur que de vous on ne m'eût séparée;
Je puis donc vous parler, à vos chagrins m'unir,
Me flatter de l'espoir d'un meilleur avenir,
Détruire en votre esprit une fausse apparence,
De ma fidélité vous donner l'assurance;
Car vous ne croyez pas sans doute aveuglement
Tout ce qu'il vous a dit dans son égarement;
Vous ne le croyez pas?... Oh! non, la jalousie
A fui bien loin de vous, vous, qui m'avez choisie
Comme ayant... Pardonnez un éloge ingénu:
Le plus sincère cœur que vous eussiez connu.
Allez, cette vertu ne s'est pas démentie;
Que par la foudre, ô ciel! je sois anéantie!
Si lorsque mon honneur se défend devant vous,
Je cherche à vous tromper!... Vous n'êtes plus ja-

[loux.

Sur ces lettres, d'ailleurs, daignez jeter la vue;
L'amour du chevalier, sa colère imprévue,
Tout s'explique: lisez...

Elle lui remet les billets, qu'il parcourt et qu'il froisse
entre ses mains.

Mais regardez mon front,
Vous verrez si je mens, et si l'on me confond.
FRÉDÉRIC, qui s'est approché de la table, saisit
le luth. Avec ironie.

C'est bien l'un de ces luths et d'Espagne et de France
Sur lesquels les amants chantent leur espérance!

M^{me} D'ÉRICSTAL, timidement.

Retenue au château comme en captivité,
J'ai charmé par des chants ma longue oisiveté.

FRÉDÉRIC.

Ces instruments sont faits pour amollir les âmes;
Nos aïeux, prétendant qu'ils corrompaient les fem-

[mes,

Les ont proscrits longtemps. Toujours les trahisons
Disaient-ils, avec eux entrent dans les maisons.
Je n'en veux pas chez moi.

Il repousse violemment le luth.

M^{me} D'ÉRICSTAL, effrayée.

De quel transport saisié,
Votre âme en ce moment montre sa jalousie!
Vous doutez donc de moi?

FRÉDÉRIC, après avoir parcouru les billets.

J'aurais tort, en effet,

Après ce que j'ai vu, ce que vous avez fait!
Un homme qui se glisse auprès de votre couche;
Ces billets où l'amour, plus que l'honneur, vous
[touche....

Ce n'est rien, n'est-ce pas?

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Mais ces billets si doux
Ne font foi que des nœuds qui m'unissent à vous.

FRÉDÉRIC.

Ces billets éloquentes montrent à chaque ligne
Que votre âme accueillait une tendresse indigne;
Ces airs si vertueux, ces grands mots de devoir,
Au cœur de votre amant n'ont pas ôté l'espoir.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Frédéric, voilà donc quelle est votre pensée!
Tout amour a cessé, toute estime est passée;

Votre esprit incertain, de soupçons combattu,
Sans croire à mes serments accusée ma vertu.

FRÉDÉRIC, *avec ironie.*

La vertu d'une femme! insensé qui s'oublie
A placer son honneur sur ce roseau qui plie.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Cependant votre honneur n'a pas plié si bas.

FRÉDÉRIC.

L'honneur qu'on fait fléchir ne se relève pas.
La pudeur, par un souffle un instant effleurée,
Ne reprend plus l'éclat dont elle était parée.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

J'atteste ce château, de la mienne témoin...

FRÉDÉRIC, *froissant les lettres.*

L'adultère du cœur, de l'autre n'est pas loin.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *joignant les mains.*

Ayez de la pitié, Dieu juste, pour mon âme;
Mon époux n'en a point.

FRÉDÉRIC, *avec force, et se levant.*

Ni Dieu non plus, madame:

Quand vous brisez un nœud par lui-même béni,
Dans le ciel croyez-vous ce parjure impuni?
Dieu, pour perpétuer son image sur terre,
Créa le mariage et le voulut austère.
Sur cette base auguste où s'étendit sa main,
Il fonda le bonheur de tout le genre humain.
Gardiennes du repos, de l'honneur des familles,
Nous ferez-vous douter de nos fils, de nos filles?
Pensez-vous altérer le sang de nos aïeux
Sans amasser sur vous la colère des cieux?
C'est par vous que les fils dégénéralent des pères
Dégradent des maisons autrefois si prospères.
Quand un rayon d'en haut qui tombe par hasard
Éclaire ces secrets et les livre au regard,
Faut-il donc ne pas voir?

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Mais votre âme irritée

Comme coupable, hélas! jusqu'ici m'a traitée.

FRÉDÉRIC.

Vous l'êtes, et je vais d'un bras terrible et prompt
Dans le sang d'un rival laver ce lâche affront!
Je ne souffrirai pas qu'une indigne faiblesse
Tache de ma maison la gloire et la noblesse.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Il songe à vous sauver, vous voulez l'égorger!

FRÉDÉRIC.

Pour lui seul, je le vois, vous craignez le danger;
A ce honteux amour sous mes yeux asservie,
Du suborneur encor vous défendez la vie.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Non, la vôtre!

FRÉDÉRIC.

La mienne! A qui perd son honneur,
Croyez-vous que la vie offre encor du bonheur?
Il faut la rendre pure ainsi qu'on l'a reçue.
De cette route Dieu nous a livré l'issue
Pour qu'on puisse en sortir aussitôt qu'on prévoit
La honte de soi-même, et tout homme le doit.
Vivre! quand je ne puis auprès de vous, madame,
Sentir battre mon cœur sans avilir mon âme!

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Quel langage cruel! chaque mot insultant

Est un coup de poignard! Par le ciel qui m'entend,
Croyez-en, Frédéric, un cœur fidèle et tendre;
Ne m'abandonnez pas, laissez-moi me défendre:
Si, quand je vous crus mort, en mon cœur égaré,
J'ai laissé s'affaiblir un sentiment sacré;
Si j'ai, n'étouffant pas son ardeur insensée,
Permis au chevalier de m'ouvrir sa pensée,
Sans jamais donner lieu, je dois le répéter,
Aux transports furieux qu'il a fait éclater,
A votre souvenir sans effort ramenée,
De ma vie avec soin arrachant une année,
Je puis n'y plus penser, et par un prompt retour
Retrouver ma constance et mon premier amour.

FRÉDÉRIC.

Tous ces discours sont vains.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Que votre cœur pardonne!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROBERT, *entrant par la porte du fond.*

ROBERT.

Le chevalier pour vous m'a remis ces mots.

FRÉDÉRIC.

Donne,

Donne... De la vengeance arrive le moment;
Un homme s'offre enfin à mon ressentiment.

Lisant:

« Partez, l'issue est libre, et je vais vous attendre.
» Je vous rends une épée au sortir de ce lieu...

» Si vous refusez de m'entendre,

» Ayons recours alors au jugement de Dieu! »

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Frédéric, retenez votre esprit qui s'emporte,
Voulez-vous donc me voir à vos pieds tomber morte?
Je n'ai pas mérité ce terrible courroux;
Vivez encor pour moi!

FRÉDÉRIC, *la repoussant.*

Vous n'avez plus d'époux.

Il sort par le passage secret, après avoir fait signe à
Robert d'entrer dans l'appartement à gauche.

SCÈNE XIV.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *seule.*

C'est à moi de mourir; il n'est plus temps de feindre,
Je sens ce fol amour croître au lieu de s'éteindre;
Tous leurs discours jaloux, tous les efforts qu'ils
En irritant le mal le rendent plus profond. [font,
Si Frédéric triomphe, irrité par mes larmes,
Sur moi-même sans doute il tournera ses armes;
S'il succombe, peut-être oubliant mon époux,
J'attirerai du ciel l'infatigable courroux;
Si par le sort enfin leur fureur est trompée,
Si la mort ne suit pas le vœu de leur épée,
Blessés et m'apportant des supplices nouveaux,

Ils peuvent à la fois m'accuser de leurs maux.
Je suis trop faible, hélas ! pour de telles secousses ;
Rempli jusqu'à ce jour d'émotions si douces,
Mon sein n'était troublé d'aucun remords rongeur ;
Mon front, pur, de la honte ignorait la rougeur.

SCÈNE XV.

M^{me} D'ÉRICSTAL, LE CHEVALIER, *entrant par la porte du fond.*

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Chevalier, par quels coups le destin veut m'abattre !
Frédéric me repousse et s'apprête à se battre.
Si vous m'avez aimée, et si mon amitié
Pour moi dans votre cœur a mis quelque pitié,
Les jours de Frédéric, de vous je les réclame,
Cherchez donc un moyen...

LE CHEVALIER.

Il en est deux, madame.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Quels sont-ils ?

LE CHEVALIER.

Le premier, c'est, en songeant à vous,
De présenter mon sein au fer de votre époux ;
C'est, afin que de moi peut-être il vous souvienne,
De lui laisser la vie aux dépens de la mienne.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Que dites-vous ?... ô ciel ! j'en tressaille d'effroi !
Mais ce second moyen ?

LE CHEVALIER.

C'est de fuir avec moi.

Croyez-vous que j'irai, l'évitant comme un lâche,
A toute ma carrière imprimer une tache,
Sans que vous preniez soin de m'en récompenser ?
D'ailleurs, à votre sort ne dois-je pas penser ?
Lors même que j'aurais succombé dans la lutte,
Aux soupçons désormais vous resteriez en butte ;
Le passé, qu'on ne peut ni changer ni bannir,
S'aigrit en nous souvent et corrompt l'avenir.
Du cœur de votre époux, brisé par mon injure,
Vous ne sauriez guérir la profonde blessure.
Que lui ferait à lui, plus jaloux chaque jour,
Toute votre beauté sans la foi de l'amour ?
Madame, il me verrait, comme une ombre fatale,
Sortir à tous moments du fond de cette salle ;
Le doute accueillerait vos plus tendres serments,
Votre âme souffrirait mille secrets tourments...
Mais à de plus grands maux avant peu destinée,
De prison en prison près d'un époux traînée,
Partageant ses douleurs dans nos temps sans merci,
Vous seriez de moitié jusqu'en sa mort aussi.
Faut-il vous rappeler la mère de Gustave,
Qu'on a jetée aux flots comme une vile esclave ?
Il en est encor temps ! Par un soudain départ,
Prévenez ces malheurs, suivez-moi sans retard.
Mon cheval saura bien, fort autant qu'intrépide,
Nous emporter au loin dans sa course rapide.
En ce monde si vaste à notre fuite ouvert,

Nous chercherons un coin mystérieux, désert,
Où nous puissions, vivant d'une même existence,
Nous enivrer le cœur d'amour et de constance,
Oubliant tous les deux, loin d'un monde jaloux,
Que la terre ait gardé d'autres mortels que nous.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Que me proposez-vous ? fuir un époux qui m'aime,
Que j'aime aussi...

LE CHEVALIER.

Non, non, vous vous trompez vous-même ;
Je vous juge à présent sans trouble et sans courroux :
Vous n'avez pas d'abord accueilli votre époux
Avec ces longs transports, ces élans, ces ivresses,
Qui toujours de vos cœurs expriment les tendresses.
N'a-t-il pas remarqué vos vœux irrésolus ?
Vous l'estimez toujours, mais vous ne l'aimez plus.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Chevalier, je saurai vous prouver le contraire ;
Mais faut-il implorer les secours de la guerre ?
Dois-je donc désirer qu'au seuil de ce château
Les proscrits en entrant creusent votre tombeau ?

LE CHEVALIER.

Croyez-moi, ce château n'est pas facile à prendre,
Nous le ferons sauter plutôt que de le rendre ;
Ces remparts où jadis vos aïeux ont vécu
Écraseront vous-même, et vainqueur et vaincu :
Le lierre avec la tour, l'aigle avec la colombe ;
Tout périra : fuyez !

M^{me} D'ÉRICSTAL, *avec épouvante.*

Pour que ce château tombe
Sur mon front criminel avant l'instant fatal,
Pour que le feu du ciel embrase d'Éricstal,
Dont les murs respectés n'ont vu que des épouses
Toutes jusques à moi de leur honneur jalouses...

LE CHEVALIER.

Je vous supplie en vain...

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Je trahirais ma foi.

LE CHEVALIER.

L'amour ne vous a donc jamais parlé pour moi ?
Vous m'avez abusé par de funestes charmes.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Ce furent des soupirs, des regrets et des larmes.

LE CHEVALIER.

Dites donc des aveux qui semblaient s'échapper.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

J'aurais voulu vous fuir.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez me tromper.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *à part.*

Il m'outrage, ô mon Dieu ! quand mon front plein de
[honte

Révèle le penchant qu'à peine je surmonte,
Quand je me sens coupable et qu'émue à sa voix,
J'oublie en l'écoutant la plus sainte des lois !

LE CHEVALIER.

Vous ne savez donc pas à quel point je vous aime ?
Vingt fois dans mes transports comme en ce moment

[même,

Je me suis vu tout prêt, bravant votre courroux,
A vous prendre en mes bras pour m'enfuir avec vous.

Nous sommes seuls... le ciel vous met en ma puis-
[sance...

Je ne sais qui me tient de franchir la distance
Qui nous sépare encor.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *se jetant en arrière avec dignité.*
Chevalier, entre nous

La distance est l'honneur; la dépasserez-vous?
LE CHEVALIER.

Oui, je ne connais plus d'obstacle qui m'arrête;
Si vous ne cédez pas vous serez ma conquête.
Je vous emporterais malgré vous.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Chevalier,

Au nom de votre amour...

LE CHEVALIER.

Suivez-moi!

M^{me} D'ÉRICSTAL, *à part.*

Ce collier!

Voilà mon seul secours.

Elle porte à ses lèvres un des anneaux du collier, et dit
au Chevalier, qui cherche à l'entraîner :

Laissez-moi, que je meure!

Ce corps qui vous charma, ne sera tout à l'heure
Qu'un cadavre!

LE CHEVALIER.

Un cadavre! elle perd la raison.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *avec fermeté.*

Ce collier entr'ouvert était plein de poison.

LE CHEVALIER.

Du poison! se peut-il? quoi! sous ce portrait même
Celui de votre fille... Oh! non, c'est un blasphème!

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Ma fille! qu'ai-je fait? dans ce funeste instant
Je l'avais oubliée... Oh! quelle mort m'attend!
Tous les coups à la fois... Dieu! je suis trop punie!
Je ne méritais pas cette affreuse agonie!

LE CHEVALIER.

C'est donc vrai! mais sans doute on peut trouver ici
Du secours...

Il sort précipitamment.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *avec un cri de douleur.*

Mon enfant! ma fille!

SCÈNE XVI.

M^{me} D'ÉRICSTAL, ROBERT, *amenant la jeune
Hedwige. Il sort de l'appartement à gauche.*

ROBERT.

La voici.

L'assaut va se donner: le jour commence à naître.
Gardez-la: moi, je cours au devant de mon maître.

Il sort par la porte au fond.

SCÈNE XVII.

M^{me} D'ÉRICSTAL, LA JEUNE HEDWIGE.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *serrant sa fille dans ses bras.*
Qui m'eût dit qu'à ma fille enlevant mes secours,

J'abdiquerais le droit de veiller sur ses jours,
Lorsque jadis du ciel invoquant la puissance,
Par tant de vœux ardents j'implorais sa naissance?
Toi, qui fus si longtemps ma joie et mon souci,
Comment ai-je donc fait pour t'oublier ainsi?
Tu te métais naguère à toutes âmes pensées;
Auprès de ton berceau que de nuits j'ai passées!
Attentive au milieu d'un silence profond,
J'allais à chaque instant me pencher sur ton front,
J'interrogeais ton souffle, inquiète d'un songe...
Dans quel trouble sans fin notre âme alors se plonge
Mille craintes venaient sans raison m'assaillir;
Pour te voir grande, enfant, je désirais vieillir.
Quels regrets douloureux ce souvenir m'apporte...
Je te quitte à jamais, bientôt je serai morte.
Cesse, je souffre trop dans tes bras caressants,
Cesse de me donner ces baisers innocents.
Me séparer de toi! j'avais donc le vertige?
Ah! fais-moi pour ton père une promesse, Hedwige:
S'il doit voir s'écouler les jours de ton printemps,
Entoure-le de soins dévoués et constants;
Et s'il ne guérit pas des chagrins qu'il éprouve,
Fais-lui croire souvent que c'est moi qu'il retrouve;
Simple comme j'étais, aussi pure que toi,
Lorsqu'au pied de l'autel je lui donnai ma foi,
A de doux souvenirs son âme reportée
M'aimera dans tes traits, je serai regrettée.
Mais jusques à quel point se troublent mes esprits!
Tu ne peux rien comprendre à ce que je te dis.

Elle se lève et se jette à genoux.

Je ne veux plus mourir! la vie! ô ciel! la vie!
Je la voudrais; faut-il qu'elle me soit ravie!
Dussé-je l'acheter à force de mépris,
Rendez-la-moi, mon Dieu, peu m'importe à quel prix!
Elle se lève avec effroi.

Mais déjà du poison j'ai senti l'atteinte!
Ma fille, pressons-nous d'une dernière étreinte.
Il n'est point de prière, il n'est aucun effort,
Qui fassent d'un seul pas rétrograder la mort.

Elle retombe sur le sofa.

C'en est fait, je le sens... il n'est plus d'espérance!
De moment en moment augmente la souffrance.
Je meurs... quel froid succède à des vapeurs de feu!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, ROBERT.

LE CHEVALIER, *entrant avec un flacon à la main.*
Ce breuvage, dit-on, peut la sauver.

M^{me} D'ÉRICSTAL, *mourante.*

Adieu!

LE CHEVALIER, *à Robert.*

Emmène cet enfant.

Robert sort.

SCÈNE XIX.

LE CHEVALIER, *seul.*

Chère Hedwige... Elle est morte!

J'avais donc son amour, mais sa vertu l'emporte.
Malheureux, qui voulus de sa chaste beauté,
Dans mes fougueux transports ternir la pureté,
Voilà ce que j'ai fait de cette noble femme!
Tendresse, attraits, plus rien... à moi du moins son
[à moi]

Ce collier garde bien quelque poison pour moi...
Que fais-je? Elle mourut pour conserver sa foi;
Si mon cœur expirant contre le sien se presse,
On viendra la flétrir du nom de ma maîtresse.
Je dois mourir ailleurs, sachons vivre un moment
Pour sa gloire à la fois et pour mon châtement;
Que cette tendre fleur, sans que rien ne la fane,
Emporte son parfum loin d'un monde profane;
Que cet astre charmant qui m'a trop ébloui
Ne laisse sur la terre aucune ombre après lui.
Mais avant de quitter sa mortelle dépouille,
Qu'après d'elle un moment encor je m'agenouille;
Ce n'est point offenser ton front que d'y poser,
Hedwige, mon premier et mon dernier baiser.

Un bruit de combat se fait entendre.

Quel bruit ai-je entendu? c'est l'assaut! c'est la
[route]

Qui conduit au tombeau... Dieu le veut... plus de
[doute.]

Dérobons sans retard, en un jour de combat,
Le trépas de l'amant sous celui du soldat.

Les bruits de guerre redoublent.

SCÈNE XX.

LE CHEVALIER, FRÉDÉRIC, *entrant une épée
à la main.*

LE CHEVALIER.

Son époux!

FRÉDÉRIC.

Le voilà; défends, défends ta vie!

LE CHEVALIER, *en se mettant en garde.*

C'est à lui de venger son épouse ravie.

Ils se battent. Le Chevalier se laisse mortellement frapper.

FRÉDÉRIC.

Hedwige! qu'ai-je vu?... Ce collier! le poison!

LE CHEVALIER, *d'une voix mourante.*

Vivante, elle a gardé son cœur sans trahison.

De jalousie à tort votre âme était blessée.

Car vous êtes vous seul sa dernière pensée;

Mais la mort nous unit par le même lien.

Il fait quelques efforts pour se traîner jusqu'à
M^{me} d'Éricstal.

FRÉDÉRIC.

J'ai vengé mon honneur, elle a sauvé le sien.

Dans le cas où la scène de la mère et de la fille trouverait des difficultés d'exécution, on peut y substituer cette variante, en s'abstenant de faire paraître l'enfant.

M^{me} D'ÉRICSTAL.

... Mon enfant! t'abandonner ainsi!
Tu te mêlais naguère à toutes mes pensées:
Auprès de ton berceau que de nuits j'ai passées!
Attentive au milieu d'un silence profond,
J'allais à chaque instant me pencher sur ton front,
J'interrogeais ton souffle, inquiète d'un songe.
Dans quel trouble sans fin notre âme alors se
[plongel]

Mille craintes venaient sans raison m'assaillir;
Pour te voir grande, enfant, je désirais vieillir.
Je ne veux plus mourir; la vie, ô ciel, la vie!
Je la voudrais; faut-il qu'elle me soit ravie!

Dussé-je l'acheter à force de mépris, [prix.
Rendez-la-moi, mon Dieu, peu m'importe à quel
Mais déjà du poison j'ai senti l'atteinte.
Ma fille! pressons-la d'une dernière étreinte,
Allons... Quel froid succède à des vapeurs de feu!

LE CHEVALIER, *entrant.*

Ce breuvage, dit-on, peut la sauver...

M^{me} D'ÉRICSTAL.

Adieu!

Elle meurt.

LE CHEVALIER.

Buvez cette liqueur... chère Hedwige... Elle est
[morte.]

FIN.